

Combattante

*Ma plume pleure à chaque paragraphe,
L'encre bleutée de ton épithaphe.
Je te devine encore ma Raph,
Montée du Télégraphe...*

*Arpentant chaque matin la colline de Fourvière,
L'élan du pèlerin, ton violon en bandoulière.
Comme l'oiseau de Baudelaire,
Tes ailes te gênaient pour marcher sur cette Terre ;
Tu cheminais de ton pas décidé,
Les cahiers bien soignés, les devoirs achevés,
Et les cheveux tirés.
Ta grâce aussi évidente qu'involontaire,
Tu arrivais toujours parmi les premières,
Dans la cour du C.N.R.
Immuable sanctuaire.*

*Au pinceau tu estompes ta mine enfantine,
Poudres multicolores et mascara violine,
Tes traits de poupée au crayon tu dessines,
Du rose sur les joues, ton éclat tu peaufines,
Jusqu'au bout de tes cils, audace féminine.
Bouche carmin, sourire gamin,
Le ton badin et le regard mutin,
Insolence de ton charme italien...
Tu avais sans hésiter,
le «monopole de la beauté».*

*Tu courrais droit devant sur la digue du temps,
Amazone meurtrie, inexorablement,
Tu traçais ta route tambours et cœur battants.
Sur l'écran de mes songes ton visage en gros plan,
Toujours en mouvement, énergie cinétique,
J'invoque ma mémoire, confuse mosaïque:
Tes tendres sobriquets et formules magiques,
Remèdes de grand-mère et cours d'aérobique...
Rigueur de ballerine, rondeurs épiciuriennes,
Discipline orthodoxe et colères soudaines...
Tes démons au galop, tu tires sur les rênes.
Cet air juvénile cachait une âme ancienne,
De notre colonie, tu seras la gardienne.
Pour conjurer le sort de cette fin tragique,
J'embraserais tous les cierges de ta Basilique !*

*Tu es tombée, feuille pourpre d'automne,
Ta chevelure châtaigne coupée à la garçonne,
Tes yeux noisette et ta peau qui frissonne.
Martyre silencieux, tes forces t'abandonnent :
Déchirante et farouche Madone!*

*L'hiver était si froid, cette année-là.
Tes enfants agrippés à tes doigts,
Otages malgré toi, Mathilde et Éloi.
Tu foulas vaillamment ce maudit chemin de croix,
A marche forcée, sans te retourner.
Tu t'es ainsi retranchée,
Dans la citadelle de ta dignité.
Louve blessée, incontrôlable forcenée,
Dans ton dernier soupir tu te cramponnes encore.
Tes «bibiches», tes «doudouches», tes trésors,
Récoltent les cailloux blancs et Or,
Que tu as semés à la vie à la mort,
Sur la ligne courbe de leur destinée,
Tracée en pointillés...*

*Notre benjamine ici-bas,
Désormais doyenne dans l'au-delà,
Tu nous laisseras sans voix.*

*J'aimerais tant revivre cette soirée à Paris!
T'emmener avec nous en Normandie...
Je me damnerais pour un de tes conseils,
Tes sages paroles résonnent et m'étreignent,
Mes souvenirs saignent,
Ma «beauseigne»!*

*Bras-dessus, bras-dessous dans les rues du Vieux Lyon
Nos chants et nos rires en musique de fond,
Accompagnent la lente déambulation,
De nos yeux rougis, de ce chagrin sans nom,
Pour lequel je n'accepte aucune consolation.*

*Tout au fond de l'allée de la rue des genêts,
Se cache le refuge de nos jeunes années,
Merveilleuse Oasis et céleste foyer,
Le temps s'est arrêté.
Autour de la table ronde de notre fratrie,
Sa place est restée vide, et demeurera ainsi,
Pour chaque année volée à sa vie,
Nous soufflerons inlassablement ses bougies,
C'est promis.*

*Elle attisera les braises des barbecues d'été?
Brûlera au-dessus de nos soirées arrosées?
Nous manquera pour l'éternité.*

*Jeune fille solaire, gourmande et consciencieuse,
Jeune femme volontaire, brillante et amoureuse,
Jeune mère fière, tendre et soucieuse,
Mon amie sincère, confiante, affectueuse...
Jeune tu resteras, ma Rapha,
Tu avais pourtant tous les âges à la fois.*